

chaque jour pour me tenir au courant de ce qui se passe à Bellegarde. J'y tiens beaucoup.

—Je n'y manquerai pas, monsieur.

Les deux hommes se séparèrent. Paul Harmant gagna son cabinet. Lucien Labroue continua sa surveillance.

—Je suis arrivé facilement à mon but, se dit le millionnaire une fois seul. L'absence de Lucien Labroue durera au moins quinze jours, et, s'il le faut, je trouverai moyen de la prolonger. Pendant cette absence Mary ne me tourmentera pas et j'aurai le temps de prendre des informations. Quelle femme s'est emparée de Lucien? A quelle intrigante a-t-il promis le mariage? Voilà ce que je veux savoir. Comment arriverai-je à ce résultat? Je l'ignore, mais j'arriverai, et malheur à celle qui s'est faite la rivale de ma fille! Je la briserai. La briser, reprit Jacques Garaud après un silence. Un crime comme il y a vingt-et-un ans. Oui, mais si ce crime doit sauver mon enfant, je n'hésiterai pas. Et d'ailleurs rien de plus facile que d'agir sans me compromettre. Je suis assez riche pour payer la disparition d'une femme. Paris n'est-il point bourré de gens à la conscience facile qui pour un peu d'or sont prêts à tout. Je m'adresserai à l'un de ceux-là.

L'ex-contremaître, qui marchait à grands pas dans son cabinet, s'arrêta brusquement.

—Un complice, murmura-t-il, mais ce sera me mettre sous la domination de cet homme, comme je suis déjà à la merci du misérable Ovide Soliveau.

Après avoir prononcé ce nom le millionnaire tressaillit.

—Ovide Soliveau, répéta-t-il. Pourquoi ne m'adresserais-je pas à lui? Ovide est l'instrument qu'il me faut. Mais avant de le lancer sur une piste, j'ai besoin de connaître la jeune fille à qui Lucien a juré fidélité.

## LXXXIV

Jacques Garaud s'était remis à marcher. De nouveau il s'arrêta.

—Et il part, poursuivit-il. C'est une maladresse que j'ai faite en l'éloignant si vite, dans la crainte qu'il ne voie Mary et qu'elle ne découvre mon mensonge. Son absence de Paris m'empêchera de dépister la personne qu'il aime et qu'il faut supprimer. Si je retardais son départ? Non, non, qu'il parte. J'arriverai à mon but par Georges Darier, son ami, qui doit être en même temps son confident. Il s'agit maintenant de s'assurer que je peux compter sur Ovide. Je le verrai ce soir.

Vers quatre heures de l'après-midi Lucien Labroue vint avertir monsieur Harmant que la mise en caisse des grandes pièces à destination de Bellegarde était terminée, et qu'on s'occupait du chargement sur les camions.

—Bien, répondit l'industriel, puis il ajouta en prenant divers papiers sur son bureau: Voici les plans des travaux que vous aurez à diriger à Bellegarde, et voici les projets à exécuter. Vous voudrez bien les étudier en route, afin de pouvoir en causer dès votre arrivée avec nos clients.

—Ce sera fait, monsieur.

—Voici en outre deux bons à toucher à la caisse, l'un est de cinq mille francs et représente votre indemnité de déplacement, l'autre est de quinze cents, il vous servira à défrayer de toutes choses les ouvriers qui vous accompagnent. Je vous recommande, mon cher Lucien, beaucoup d'activité.

—Comptez sur moi, monsieur, vous serez satisfait.

—Vous partirez lundi matin.

—Oui, monsieur, par le premier train.

—Bon voyage alors, mon cher enfant, et écrivez-moi tous les jours.

—Je n'y manquerai pas.

—Je ne vous reverrai plus avant votre départ, car je retourne immédiatement à Paris.

Lucien Labroue serra la main que lui tendait son patron et se retira. L'industriel donna l'ordre d'ateler. Au moment où il montait dans sa voiture le cocher demanda :

—Allons-nous à l'hôtel, monsieur?

—Nous allons aux Batignolles, avenue de Cligny.

—Quel numéro?

—Vous ferez halte à l'entrée de l'avenue.

A l'endroit désigné le cocher arrêta son attelage. Jacques Garaud descendit, commanda de l'attendre, et suivit à pied l'avenue jusqu'au numéro indiqué par Ovide. Le nouveau venu agita vigoureusement cette chaîne. Quelques secondes s'écoulèrent, puis de l'autre côté de la muraille le sable d'une allée craqua sous les pas d'un marcheur invisible. La porte s'ouvrit. Ovide Soliveau parut, rasé de frais, le chapeau sur la tête, son parapluie à la main, vêtu avec soin, bien chaussé et bien ganté. Evidemment il se préparait à sortir. En reconnaissant le visiteur, il poussa une exclamation.

—Toi, cousin! dit-il ensuite, voilà de la chance! Cinq minutes plus tard tu ne me trouvais pas.

—Est-ce une affaire importante qui t'appelle au dehors?

—Nullement. Histoire de me balader sur les boulevards, voilà tout, et d'aller sécher une absinthe en attendant mon dîner.

—Alors, reste avec moi, nous avons à causer.

—A tes ordres cousin.

Ovides effaça pour laisser passer Jacques Garaud, et referma la porte derrière lui. Tout en prononçant les paroles que nous venons de reproduire, il avait étudié le visage de son prétendu parent. Ce visage était sombre. Le Dijonnais en conclut que la visite avait un sérieux motif.

—Est-ce que quelque chose ne va pas à ton gré? demanda-t-il à voix basse.

—Entrons chez toi, je te dirai tout.

Ovide fit traverser à son ex-patron le petit jardin, ouvrit devant lui la porte du pavillon, et l'introduit dans une pièce étroite, simplement, mais proprement meublée et tenue avec beaucoup de soin.

—Tu vois cousin, que depuis que je vis de mes rentes, ou plutôt des tiennes, j'ai de l'ordre! dit Soliveau en riant.

—Tu es très bien installé, mais ce n'est point de ton installation qu'il s'agit, répliqua le faux Paul Harmant. Le motif de ma visite est important. Causons.

—J'allais dîner.

—Nous dînerons ensemble. J'accepte aujourd'hui l'invitation que j'ai déclinée il y a quelques jours.

—Ne pourrions-nous causer en dînant?

—Non.

—Oh! oh! notre entretien exige le huis-clos. C'est grave, alors.

—Tu en jugeras.

—Eh bien, assieds-toi, cousin, et dévide ton chapelet.

Le grand industriel, sans prendre le siège que lui indiquait Ovide, passa la main sur son front et commença ainsi :

—Lors de la visite que tu es venu me faire à Courbevoie, tu as affirmé que tu serais toujours prêt à me servir si j'avais besoin de toi.

—Et je t'affirme de nouveau, la manière dont tu m'as accueilli m'a permis de t'apprécier mieux que je n'avais pu le faire jusqu'à ce moment. Tu l'es conduit véritablement en homme qui a le sentiment de la famille très développé. Aussi, là, vrai, je t'estime. Donc, je le répète que tu peux disposer de moi, et que je suis prêt à te rendre service, si toutefois c'est en mon pouvoir.

—C'est en ton pouvoir.

—Vas-y! je t'écoute.

—Ferais-tu tout ce que je te dirais de faire? Comprends bien la valeur de ce mot : tout.

—Oui, parbleu! je comprends! répliqua-t-il, tout signifie que je devrais obéir à n'importe quel ordre, même s'il s'agissait d'allumer un joli petit incendie, comme tu le fis autrefois. Est-ce cela?

—C'est plus que cela.

—Diable! diable! s'il ne s'agit pas de feu, il s'agit de sang, alors?

—Dans ce cas, que répondrais-tu?

—Que ce n'est pas dans mes habitudes. Je suis un brave garçon de mœurs douces et d'inclinations pacifiques.

—Il s'agit de mon salut. Or, me sauver, c'est conserver pour toi la position que je t'ai faite.

—Es-tu donc en péril? demanda vivement Ovide, tremblant déjà à l'idée de perdre ses rentes.

—Oui.

—Alors, je suis prêt à tout, sans exception, qui te menace me menace. Tu es mon bailleur de fonds

et je tiens à te conserver intact! Est-ce que le passé, après vingt-et-un ans, reviendrait sur l'eau?

—Oui.

—Il y a prescription.

—Il n'y a jamais prescription pour le scandale, et le scandale peut me perdre aussi sûrement que la cour d'assises.

—Explique-toi donc, et franchement. J'ai besoin, pour agir, de connaître le fort et le faible de ta situation.

—Je te dirai tout. Lors de mon arrivée à Paris un hasard diabolique a jeté sur ma route le fils de Jules Labroue.

—Celui que tu as... Oui, connu, Lucien Labroue. Je le savais.

—Tu le savais! répéta le millionnaire étonné.

—Parfaitement. On a prononcé son nom devant moi, tandis que je me trouvais dans ton cabinet, à l'usine. Dame, je possède un peu de jugeotte, j'ai deviné que c'était le fils de l'autre, et j'ai trouvé très malin à toi, très malin, très malin, d'avoir amené ce jeune homme chez toi pour le tenir sous ta main.

—C'est parce que je connais la pensée de Lucien Labroue que je l'ai pris avec moi, répondit Jacques Garaud.

—Et cette pensée?

—Est immuable et inébranlable. Le but de sa vie est de venger la mort de son père.

—Voilà un garçon qui cherche midi à quatorze heures. La mort de son père est vengée puisque un jury plein d'intelligence a condamné Jeanne Fortier à la réclusion perpétuelle.

—Il ne croit pas Jeanne Fortier coupable.

—Ah! bah! et pourquoi ça?

—Parce qu'il a le pressentiment de la vérité. C'est Jacques Garaud qu'il accuse et dont il nie la mort.

—Diable! diable! Mon opinion se modifie considérablement! Puisqu'il en est ainsi, la présence de Lucien Labroue chez toi est dangereuse.

—Elle le deviendrait surtout si la fatalité voulait qu'il rencontrât Jeanne Fortier et que cette femme me reconnût.

—Rencontre impossible.

—Pourquoi?

—Jeanne Fortier est en prison et n'en sortira jamais.

—Elle s'est évadée. Elle est libre.

## LXXXV

Ovide Soliveau fit un brusque haut-le-corps.

—Libre, répéta-t-il. Saperlipopette, mauvaise affaire! ils pourraient en effet se rencontrer, et il ne le faut pas! Bref, c'est Lucien Labroue que tu juges opportun de supprimer?

—Non, répondit le millionnaire.

—Jeanne Fortier, peut-être?

—J'ignore où elle se trouve.

—Alors, n'ayant jamais su deviner les rébus, je donne ma langue aux chats.

—Je vais m'expliquer.

—Je ne demande que cela!

—Tu sais si j'aime ma fille Mary.

—Il faut te rendre cette justice qu'au point de vue de la sensibilité paternelle tu es organisé! tu ferais pour ma petite cousine les plus fortes sottises.

—Pour elle je brûlerais Paris, j'anéantirais le monde si j'en avais le pouvoir, oui, je l'aime de toutes mes forces, de toute mon âme, je l'aime à mourir si elle mourait et tu sais qu'elle est bien malade.

—Il faut qu'elle vive et le plus longtemps possible. Diable! s'écria Soliveau, mais à quel propos ces idées lugubres? Qu'est-ce que ta fille vient faire dans tout cela?

—Un mot suffira pour te faire comprendre.

—Dis-le donc bien vite, ce mot.

—Mary aime Lucien Labroue.

—Et c'est cela qui te chiffonne! fit gaiement Ovide. Décidément, ma vieille branche, tu baises! Je ne te reconnais plus! Mais ce "béguin" de Mary pour Lucien est ta branche de salut! Dépêche-toi de donner ta fille au jeune homme et tout ira bien! Une fois que M. le maire aura prononcé le "conjungo," plus rien à craindre. Supposons que Lucien devenu ton gendre et ton associé rencontre Jeanne Fortier. Supposons que Jeanne Fortier fasse entrer plus profondément